

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

Dernièrement nous marchions à quelques pas d'une jeune femme que nos regards suivirent d'abord machinalement, mais bientôt ils se fixèrent avec satisfaction sur une toilette qui n'avait rien d'éclatant, mais dont chaque partie était exécutée avec tant de soin, chaque détail si bien fini, qu'elle présentait l'ensemble le plus séduisant et le plus harmonieux. Aussi fûmes-nous étonnée ensuite de l'avoir conservée aussi présente que si nous l'avions examinée longuement dans un atelier ou un magasin. Cette toilette se composait d'une robe de beau taffetas d'Italie noir à sept petits volants découpés, d'un pardessus de drap léger couleur marron, bordé tout autour d'une soutache noire d'un charmant dessin de 25 centimètres de haut. Les manches larges, tombant assez bas, étaient également entourées d'une broderie basse près de la couture, et allant en augmentant jusqu'au milieu de la manche, où elle était de 20 centimètres. Une broderie semblable prenait sur les coutures des épaules de chaque côté, et descendait en pointe jusqu'au milieu du devant. La même broderie, mais un peu moins longue, prenait également de la couture des épaules, et descendait au milieu du dos à 15 centimètres à peu près du bord de l'encolure. Un col et des manches de mousseline à coins brodés, et un chapeau de soie unie d'un beau vert orné en dessus, de deux grosses touffes de violettes foncées, et en dessous, d'une touffe plus petite de violettes dans une écharpe de tulle complétaient cette toilette.

Une très jolie robe commandée à l'occasion d'un dîner était de taffetas d'Italie vert myrthe ayant au bas de la jupe un ourlet de la hauteur de la main, et au-dessus de cet ourlet une broderie en petite soutache noire formant des espèces de palmes droites, plus larges du bas que du haut, et très rapprochées les unes des autres, sans cependant se toucher. Il y en a trois pour chaque lé, et cette broderie a une hauteur de 25 à 30 centimètres. Le corsage est montant, fermé devant avec des boutons plats de taffetas vert comme la robe. Une seule palme part du milieu du cou et descend sur le dos; une palme pareille est sur chaque devant. Elles sont très petites et leur extrémité seule paraît sous le col. Les manches sont pagodes et cependant un peu à coudes, doublées de blanc et bordées en dedans d'une petite ruche blanche; en dessus, elles ont un demi-revers brodé de soutache comme tout le reste de la robe et comme la ceinture.

Un genre de garniture que la maison *Lhopiteau*, 44, rue *Vivienne*, fait avec grand succès en ce moment, c'est, dans le bas de la jupe, un très grand volant surmonté de cinq petits volants.

La robe *Eugénie*, ravissante création de cette maison, est étroite du haut, sans plis ni fronces, et très large du bas. Un petit volant découpé s'échappe de chaque lé, et remonte jusqu'à la taille.

Les manches sont à coudes, également très étroites du haut et très larges du bas, avec jokeys et revers garnis de volants découpés.

Le corsage décolleté carrément est garni de volants découpés passant sous les épaules et tournant tout autour comme dans un corsage de suisse.

Une de ses robes de soirée était de taffetas Pompadour, ayant dans le bas un haut biais de taffetas blanc entièrement voilé par de petites dentelles et de petits velours noirs. De gros choux de dentelles remontent en tablier sur le devant. Un bouton blanc et noir fait le cœur de chacun de ces choux. Sur le corsage décolleté se pose un fichu de dentelle blanc et noir.

Une demi-saison en drap léger est un vêtement indispensable en ce moment, aussi la maison *Lhopiteau*, toujours en avance de l'actualité élégante, en offre-t-elle en ce moment à sa riche clientèle un choix très varié, depuis les prix les plus bas jusqu'aux plus élevés. Parmi les plus gracieuses on remarque: la *Matinée* avec poche gibecière, le *Printanier* contre la brise, le *Noémi* et la *Pelisse Pénélope*. La nuance qui domine est le mélange de blanc et de noir, le gris uni ou chiné. Quelle autre teinte s'harmoniserait mieux avec la poussière que vont nous ramener les beaux jours? La garniture de ces pelisses se diversifie de mille façons et s'exécute avec les couleurs les plus fraîches et les plus gaies: le vert-laurier, le rouge, fuschia, le maïs, le pensée et le mauve *Ophélie*. Au commencement du printemps les confections se porteront montantes et toujours longues, mais sans exagération.

Le paletot, si en vogue cet hiver, régnera encore comme négligé; il se fera garni d'un haut volant surmonté de trois volants plus petits; le tout liséré de biais de taffetas. De très larges boutons garniront les devants et les revers des manches. Pour toilette habillée ce paletot se fera avec un volant de couleur, violet par exemple, recouvert d'une haute dentelle noire ayant comme tête une grosse chicorée violette, à cœur formé de petite dentelle noire. La manche très large, se termine demi-fermée au bas, avec un revers violet garni de chicorée et de dentelle comme pour le col.

Un mantelet décolleté, genre Pompadour, est garni d'un volant de taffetas, repincé sur les côtés par un riche nœud de passementerie.

Il y a eu cet hiver beaucoup de réunions de très jeunes filles. Leurs toilettes étaient généralement gracieuses, mais de la plus grande simplicité possible. Les pèlerines et les fichus *Marie-Antoinette* étaient presque de rigueur, et nous en avons vu plusieurs, soit en dentelle, soit en mousseline exécutés à cette intention par mademoiselle *Anna Loth*, 28, place *Vendôme*, dont les lingerie ont un caractère d'élégance si aristocratique et si bien apprécié. Mademoiselle *Anna Loth* a fait aussi de très séduisantes coiffures. Ce sont des couronnes de dentelle, de velours ou de ruban ornés ou non d'une petite touffe de fleurs, qui sont en ce moment la fantaisie la plus adoptée.

Voici les toilettes de deux des plus charmantes jeunes filles qui assistaient à ces réunions. L'une avait une robe de taffetas rayé, bleu pâle sur fond blanc, garnie au-dessus de l'ourlet large comme la main, d'une ruche à la *vielle* en étoffe pareille; mais les rayures placées dans le sens contraire. Après un espace de 25 centimètres était une seconde ruche un peu moins large. Le corsage avait une berthe garnie d'une petite ruche, et les manches ouvertes étaient garnies de deux ruches semblables. En

dedans du corsage était une demi-guimpe de mousseline toute plissée à plis plats larges d'un demi-centimètre chacun, et bordés d'une petite valenciennne. De toutes petites manches assorties à la chemisette dépassaient un peu les manches de la robe. Cette chemisette révélait le goût de mademoiselle *Anna Loth*, de même que la coiffure de velours noir.

La seconde toilette se composait d'une robe de taffetas gris, à corsage carré, avec de petites manches à jockeys bordés de velours, une chemisette en mousseline claire, et les manches longues également de mousseline, plissées à plis plats, du bas seulement. Un collier de corail semblait border la chemisette; et une couronne de dentelle noire accompagnait les beaux cheveux de cette jeune fille.

La toilette d'une jeune femme, se composait d'une robe de mousseline unie, garnie de deux ruches à la vieille, d'un fichu Marie-Antoinette en mousseline très claire, bordé tout autour d'une petite guirlande avec un volant de deux doigts reproduisant la guirlande semblable à celle du fichu, et d'une petite dentelle. Ce fichu, croisé devant, allait se nouer par derrière avec deux pattes arrondies. Par devant, les plis semblaient être retenus par deux gros camélias naturels ponceaux. La coiffure était un bonnet d'Angleterre de l'époque du fichu, orné de nœuds de velours noir et de velours ponceau. Des mitaines de soie blanche, et un énorme éventail, dont le bois et la soie étaient ponceau et or, complétaient cette toilette bien en harmonie avec le style de l'époque qu'elle représentait.

Des parures destinées à des réunions moins intimes sont :

Une robe de taffetas d'un vert clair aussi beau aux lumières qu'au jour, garnie dans le bas de trois rouleaux de gaze du même vert, d'une hauteur de 45 centimètres chacun, ornée d'un volant d'Angleterre retombant sur cette bande de rouleaux, dont il cachait à peu près la moitié. Au-dessus, cinq autres rangs de rouleaux et cinq autres volants d'Angleterre montaient jusqu'à la ceinture, sous laquelle était arrêté le dernier volant, plus haut que les autres. Le corsage, répondant à la jupe, était un bouillonné de gaze avec berthe d'Angleterre; le devant de ce corsage était orné d'un gros bouquet de roses blanches à cœurs rosés. La coiffure était des mêmes fleurs. Un ruban du vert de la robe faisait ceinture et semblait attacher le bouquet. La jeune femme qui portait cette toilette avait pour bijoux des opales entourées de petits brillants. Ces bijoux se composaient du collier, du bracelet, des boucles d'oreille et d'un très beau peigne.

Pour une jeune fille de dix-sept ans, grande, fraîche, élancée, aux longs cheveux noirs et à la peau éblouissante : une robe de tarlatane à deux jupes, celle de dessous ornée d'une ruche de deux doigts, très touffue, de tarlatane découpée, puis de huit ou dix rangs de soutache blanche, cousue droite comme si c'étaient de petits plis, puis d'une seconde ruche surmontée d'autant de rangs de soutache. Au-dessus commençait la seconde jupe, garnie également de deux ruches et du même nombre de rangs de soutache. Le corsage était garni de même et orné d'une berthe. Les manches étaient un peu bouffantes et garnies de ruches et de soutache. Une ceinture de taffetas blanc était attachée par une large agrafe de corail; et une broche de corail terminait le milieu du corsage. Le peigne, le bracelet et le collier étaient également de corail.

Enfin, la jolie madame de C... portait à un bal du faubourg Saint-Germain une robe de taffetas lilas, ornée d'une bordure de rouleaux de gaze blanche de 40 centimètres de hauteur. Une jupe de gaze blanche descendait jusqu'au dessus de ces rouleaux et était bordée elle-même de quatre rouleaux de gaze lilas posés dans le sens contraire. Les petites manches étaient composées de bouillonnés de gaze lilas et blanche. La berthe, toute bouillonnée, avait une garniture d'Angleterre. Comme coiffure, madame de C... avait des grappes de lilas blanc et de lilas lilas, qui retombaient mêlées à de superbes boucles d'abondants cheveux

blonds. Le derrière de la tête était garni d'une grande quantité de feuillage, que semblait nouer un large ruban lilas à petites franges blanches retombant sur les épaules. Devant le corsage étaient des fleurs pareilles à celle de la coiffure attachées par une ceinture semblable au nœud des cheveux, et dont les bouts s'arrêtaient au-dessus des rouleaux de la première jupe.

On a continué à porter cet hiver beaucoup de tuniques de dentelle sur les parures de bal, et celles de la maison *Violard*, 2, rue de Choiseul, sont remarquables entre toutes par l'originalité et la grâce de leurs dessins et par le fini de leur exécution. Nous avons vu aussi de ce fabricant renommé, des barbes pour coiffures et des écharpes comme ornement de robes, de l'Angleterre ou du Chantilly le plus merveilleux.

Sous les robes de bal, comme sous la toilette la plus simple, les sous-jupes d'acier *Tavernier*, de la maison *Creusy*, 153, rue Montmartre, sont presque les seules acceptées par les personnes de goût parce que, ainsi que nous l'avons déjà dit souvent, celles-là seules peuvent s'adapter également à toutes les formes de vêtements et à toutes les combinaisons de toilettes. Ainsi elles s'évasent du bas comme les robes nouvelles font légèrement la traîne par derrière et se relèvent un peu devant, de manière à dégager le pied. M. *Creusy* fait les jupes destinées à soutenir les robes claires, de tissus légers et fins, tels que le tulle et la mousseline; et pour la ville il a des tissus cachemire d'une souplesse et d'un moelleux incomparables. Nous avons vu aussi dans les magasins de M. *Creusy* un corset-brassière d'une coupe savamment méditée et qui, avec la sous-jupe, complète l'échafaudage sans lequel les plus riches étoffes ne produisent jamais un ensemble satisfaisant pour le regard.

Les châles qui se portent le plus sont à fonds unis noirs, blancs, rose de Chine, ou bleu foncé. La maison de commission *Lassalle et Cie*, 37, rue Louis-le-Grand et boulevard des Capucines, 4, est souvent mise en réquisition à l'occasion de brillants mariages, pour l'acquisition de ces châles qu'elle choisit avec un tact exquis, comme tout ce dont elle se charge, qu'il s'agisse de trousseaux, de corbeilles, ou d'objets d'art et de fantaisie. Parmi ces objets, nous citerons particulièrement des garnitures de cheminée en marbre, bronze et or, des lampes et de petits lustres dont les dessins sont sa propriété et dont l'effet est des plus séduisants.

Pour les dernières réunions du carnaval, la maison *Tilman*, 104, rue de Richelieu, a créé de nouvelles et ravissantes coiffures et d'admirables garnitures de robes. L'une de celles qui ont été le plus admirées était de grenades blanches avec feuillage et torsades d'or. Une autre était de laurier rose. La couronne était une *Vellèda* et l'ornement de la robe était disposé avec cet art à la fois fantaisiste et savant qui distingue le célèbre *Tilman*.

Maintenant que les soirées de musique ont presque entièrement remplacé les réunions dansantes, les coiffures de ruban, de dentelle et de velours se substituent en grande partie aux coiffures de fleurs, mais on ne retrouve pas moins dans ces coiffures plus sérieuses, que dans celles qui sont formées de fleurs, le cachet plein de distinction du fabricant en renom.

En attendant que le retour de la belle saison ait permis à madame *Thorel* de mettre au jour les nouveaux costumes d'enfants qu'elle compose avec un tact si exquis, elle continue à faire pour les petits garçons des paletots de popeline ou de drap léger attachés sur le côté, ou bien de petites vestes forme *guide*, ouvertes du haut et laissant voir une petite chemisette dont le bas fait gilet arrondi.

Pour les petites filles ce sont des robes garnies seulement dans le bas de plusieurs petits volants, avec des corsages décolletés carrément ou bien des jupes tout unies et des corsages à revers et à plastron. Comme par-dessus des basquines ajustées de velours ou de drap léger, et de



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

Coiffures de R. Lhopiteau. Robes de Pauline Conter. — Costume d'Enfants de la M^{me} de W. A S^t Augustin. — Modes d'Alexandrine. — Fleurs de Perrot Petit et C^{ie}. r. Neuve S^t Augustin, 26. — Rubans et Passementerie, à la Ville de Lyon, r. Ch^{se} d'Antin, 6. — Dentelles de G. Violard. — Souffleur Tavernier, E. Rouzy, Rue Montmartre, 1153. — Effes p^{re} Anoblissements de Desvignes Rives et C^{ie}. r. de Richelieu, 60. — Parfums de Violet, fournisseurs de S. M. l'Impératrice. — Cuvier de la M^{me} de Commission Lassalle et C^{ie}. S. H. Grand.

larges manteaux garnis de biais de taffetas et attachés par de larges boutons. Comme coiffures de petits chapeaux ronds de feutre ou de velours à bords relevés et s'allongeant un peu en pointe. Le magasin de *Saint-Augustin*, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, est toujours celui de prédilection des jeunes mères élégantes.

A peine les plus grands froids de l'hiver sont-ils passés que certaines personnes songent à regagner leur habitation de campagne et s'occupent à l'avance d'y faire les réparations et les embellissements qu'elle réclame. Aussi avons-nous vu ces jours-ci choisir par de très riches châtellains du Bourbonnais, chez MM. *Desvignes, Rives et C^o*, 102, rue de *Rickelieu*, des tentures délicieuses en étoffes perses d'une admirable fraîcheur de coloris et d'une parfaite correction de dessin. Pour cabinet de travail et pour salle à manger ils emploieront la *Catalane*, à rayures vives et gaies sur fond blanc, et pour salon et chambres à coucher une nouvelle étoffe de la maison *Desvignes, Rives et C^o*, qui joint à une apparence très agréable, un grand avantage de prix.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 592.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours plain de deux tons clair et foncé, garni de têtes de plumes nuancées, et de dentelle blanche.

La passe, tendue, fait saillie sur la calotte; elle est de velours clair. Elle est recouverte à moitié de sa largeur par une bande de velours foncé, et formant un pli de 4 en 5 centimètres, à cheval sur le bord.

La calotte de velours clair est tendue. Le fond plat est en tulle blanc. Il est garni d'une belle dentelle blanche froncée au centre, qui couvre le fond et retombe sur le bavolet. Trois têtes de plumes s'étalent sur la dentelle en couvrant le fond du chapeau. Le bavolet, de velours clair, est bordé d'une dentelle; la tête du bavolet est ruchée de velours foncé.

Trois mauves de velours sous le côté; un bandeau de velours formant une ruche sans régularité. Ruban de reps n° 30. Robe de velours impérial, garnie de passementerie de soie.

Corsage montant agraffé devant, taille ronde, manche creusée dans la couture droite, et longue derrière. La couture de la manche s'arrête à 5 centimètres avant le bord, et le bas, devant, est arrondi.

Trois rangs de passementerie, formant une *méandre* arrondie, sont placés en brandebourgs. Ces rangs ne sont retenus au corsage que par leurs extrémités.

Le plus long, en haut, va d'une épaule à l'autre; ces trois rangs se terminent à chaque bout par un nœud en passementerie avec petits glands de fantaisie retombant, le premier, sur la manche. Les autres sur les côtés. Les glands du dernier rang retombent un peu plus bas que la ceinture.

Deux rangs de passementerie bordent la manche. L'un part de la couture, l'autre suit les contours de la manche.

La jupe est très ample, montée à plis plats tout autour. Sous-manches de tulle bouffant avec un poignet de dentelle; entre-deux et manchettes de dentelle. Col de dentelle.

COMMUNIANTE. — Bonnet de tulle avec petit bavolet, grosse ruche de tulle tout autour. Nœud de taffetas n° 7.

Voile de mousseline claire, entouré d'un ourlet mat de 2 centimètres.

Ce voile est posé à plat sur la tête et tombe droit de chaque côté, aussi long que la jupe.

Robe de mousseline claire. Corsage montant. Taille ronde. Ceinture nouée de côté, de ruban n° 22.

Le corsage est froncé au bas et en gerbe jusques sur chaque épaule.

Manche composée d'un bouffant à l'épaule et d'un bouffant qui descend au poignet, plus ample derrière que devant.

Ruche aux poignets et à l'encollure.

Jupe froncée, composée, en bas, d'un ourlet de 35 centimètres, surmonté de sept petits plis d'un demi centimètre, laissant entre chaque pli un demi centimètre d'intervalle.

Un grand pli de 30 centimètres retombe sur la jupe jusqu'à la rangée de sept petits plis.

Au-dessus de ce grand pli, il y a cinq petits plis disposés comme les sept du bas. (Ces mesures sont pour une jupe supposée avoir un mètre).

Robe de dessous de taffetas blanc, à corsage demi-décolleté, et manches courtes.

PETIT GARÇON DE CINQ A SIX ANS. — Toque de velours avec plumes de geais.

Veste et jupe de velours.

La veste, agraffée du haut, s'écarte en s'arrondissant du bas.

La manche à coude forme le cœur à partir du coude.

La jupe, montée sur une ceinture, est très ample, et s'évase beaucoup du bas.

La chemisette, de batiste, retombe en bouffe Louis XIII sur le devant de la jupe.

Le col de guipure est plat.

Les sous-manches bouffantes avec poignet plat.

Une grosse et belle écharpe de ruban écossais n° 60 est posée de côté. Les deux bouts en sont frangés.

Pantalon de guipure.

Bas écossais. Petits souliers vernis bien découverts.

PLANCHE DE DÉTAILS.

N° 3 (60).

N° 1. Fanchon de mousseline ornée d'un entre-deux de guipure dans l'intérieur duquel se trouve placé un petit velours cerise; cet entre-deux est posé un peu au-dessus de la dentelle guipure qui garnit le tour de la fanchon. Un nœud de velours, posé sur un bandeau, sert à retenir la fanchon sur la tête. Un nœud semblable réunit les *barbes* sur le devant.

N° 2. Grande fanchon garnie d'une haute guipure. Cette fanchon étant double, elle forme la Marie-Stuart en ramenant vers le front la pointe qui se trouve sur le sommet de la tête. Les côtés de ce modèle sont ornés, à droite, d'un nœud de velours n° 16, couleur fleur de pêcher, et, à gauche, d'un coquillé de guipure.

N° 3. Bonnet du matin d'organdi, forme ronde, orné d'un double rang de valenciennne légèrement froncée tout autour. Un ruban n° 16 est posé en torsade au pied de la valenciennne. Derrière se trouve un nœud sans bouts; le côté gauche de ce bonnet est garni d'un large choux de ruban découpé. De longues brides, attachées très en arrière sous la dentelle, flottent sur les épaules.

N° 4. Veste et chemisette zouave de tulle noir brodé, garnie d'une ruche de dentelle noire au milieu de laquelle est cousu un velours n° 1. Cette veste est retenue devant par un nœud de velours n° 7.

N° 5. Fichu croisant sur la poitrine, garni au bord par deux rangs de blonde blanche cousues ensemble; deux autres rangs de blonde posés séparément et badinés couvrent le fond du fichu. De petites barbes de dentelle noire posées à plat au dessus de chaque blonde viennent se croiser derrière et sur chaque épaule. Les bouts de ce fichu se terminent par un ruban blanc n° 16, venant s'attacher de chaque côté sur la ceinture.

N° 6. Manche de mousseline suisse à poignet droit de batiste retombant sur la main comme ceux des chemises d'hommes. Ce poignet est orné d'une guirlande liliputienne brodée au plumetis sous la piqure qui se trouve au bord.

N° 7. Manche de mousseline suisse avec revers de batiste piquée au bord. La boutonnière est entourée d'une légère broderie.

N° 8. Col droit, forme chevalière, de batiste, assorti à la manche n° 6. La chemisette sur laquelle est monté le col est de mousseline suisse plissée.

N° 9. Col rabattu, forme mousquetaire, se joignant presque devant, où il est attaché par un double bouton. Boutonnières brodées comme à la manche n° 7.

LE PONT INVISIBLE.

(Voyez le numéro précédent.)

Le lendemain, ni l'une ni l'autre des réponses n'était venue; et les deux régisseurs qui avaient pris le parti de s'endormir, dormaient de tout leur soûl, le régisseur de Montvert à Viremolle, et l'intendant de Viremolle à Montvert, lorsque la duchesse et Philippe sortirent sournoisement pour aller jeter un coup d'œil d'espérance ou de deuil, chacun sur le coin de terre qu'il avait convoité.

Philippe était à cheval, la duchesse à pied.

Ils arrivèrent en même temps sur les limites respectives de leurs domaines. Ils rougirent en se trouvant en face l'un de l'autre, et se saluèrent forcément. Il n'y avait pas moyen de rompre en visière. Philippe s'avança donc vers la duchesse, et d'une voix que l'émotion étrangeait :

— Madame la duchesse, dit-il, voudra-t-elle bien me faire l'honneur de m'écouter un moment ?

— Parlez, monsieur le comte.

Ces simples mots se comprirent plutôt par les gestes que par les paroles, qui ne sortirent qu'étouffées et à peine balbutiées des lèvres de la duchesse.

— Nous voilà, madame, lui dit Philippe, nous disputant l'un et l'autre un coin de terre...

— C'est que j'attache un grand prix à ma convoitise, répondit madame de Pontlubis.

— Et moi à la mienne, répliqua Philippe.

— J'attendais votre réponse, reprit la duchesse.

— Et moi la vôtre, madame.

— C'est-à-dire, fit la duchesse un peu enhardie, que ce sont nos deux ambassadeurs qui attendent.

— Et depuis hier.

Ils ne purent s'empêcher de sourire.

— Je compte, monsieur de Sabran, que vous voudrez bien accéder à ma prière.

— Cela dépend, duchesse.

— Vous mettez des conditions ?

— Peut-être.

— Des conditions de prix ?

— Ah ! madame, cette plate-forme valût-elle cinquante mille écus que je me ferais un honneur insigne de vous l'offrir, si...

— Si?... Achevez.

— Si je ne tenais essentiellement à la garder, afin d'y adjoindre ce bois que voici.

— Mais que je ne puis vous céder, comte.

— A aucun prix, duchesse ?

— Vous avez tout à l'heure répondu pour moi : — mais, pardon, vous avez dit : « Cela dépend. »

— Je retire le mot, madame; malgré mon ardent désir de faire une chose qui vous soit agréable, je me vois contraint de vous résister; et quand je vous aurai exposé mes motifs, vous comprendrez ma persistance.

— Expliquez-vous, comte.

— Eh bien ! madame, je me suis retiré dans ce château désert, abandonné, délabré, pour des causes que vous me permettrez de vous cacher. J'y compte finir mes jours, et vous comprendrez le désir que j'éprouve d'embellir ma prison et d'y ajouter tout ce qui peut plaire le plus à mes goûts. Ce bois comble

mes vœux; me le refuser, madame, c'est me contraindre peut-être à renoncer à tous mes projets d'avenir.

— Comte, répliqua la duchesse, des motifs que je vous prie de tenir comme très sérieux, m'ont obligée aussi à m'exiler, et aussi pour le reste de mes jours, dans ce castel qui s'en va en lambeaux. J'éprouve le besoin de me faire à la beauté de la campagne; le point de vue, ici, est superbe. Il me faut cette plate-forme, ou j'abandonne la place. Voulez-vous me permettre, comte, de vous tirer ma révérence ?

— Madame la duchesse, je suis votre plus humble serviteur.

— En rentrant au château, je vais vous renvoyer votre intendant, et je vous prie de vouloir bien rendre la liberté à mon régisseur.

La duchesse tourna le dos et s'appretait à reprendre le petit sentier du bois... Philippe s'avança vers elle, et lui offrit son bras pour la reconduire.

— Je vous suis bien obligée, comte; mais cela vous donnerait occasion de traverser le bois, et vous exposerait à trop de regrets. Permettez-moi de vous saluer, et de dire adieu pour toujours à cette plate-forme où je ne remettrai plus les pieds.

La duchesse s'enfonça dans le bois; Philippe reprit la route du château.

Le régisseur de Viremolle reçut aussitôt l'ordre de repartir; mais on lui remit entre les mains un billet ainsi conçu :

« Monsieur le comte,

» Vous m'avez rendu impossible le séjour de ma terre; demain je repartirai pour Paris. Mais, afin que vous ne trouviez pas une voisine trop exigeante, je vous donne le droit de jouissance pleine et entière de mon petit bois. »

Le régisseur de Montvert s'était remis en route porteur du billet suivant :

« Madame la duchesse,

» Je renonce, par votre faute, à tous mes projets. Viremolle n'était habitable pour moi qu'à la condition d'y joindre le bois que vous me refusez. Mais, dans l'unique but de n'être pas un obstacle au plaisir que vous pourriez trouver à jouir de la belle vue qui vous a charmée, je vous abandonne, en mon absence, la pleine et entière jouissance de la plate-forme. »

Le lendemain, le comte de son côté et la duchesse du sien désertaient, s'abandonnant la place. Quant à Bouteselle et à Mariette, il se réjouissaient intérieurement, — quoique le dénouement ne fût pas encore celui qu'ils avaient rêvé, — de ce résultat, qui, en définitive, les ramenait à Paris. C'était pour eux le grand point.

Au premier village où ils arrivèrent, Philippe et Bouteselle se sentant pris d'appétit, avisèrent une sorte d'auberge à la porte de laquelle stationnait une voiture de voyage.

Ils entrèrent. La première personne que Bouteselle aperçut fut Mariette. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; puis Mariette attirant le dragon dans un angle de la cuisine, lui dit :

— Monsieur Bouteselle, savez-vous une idée qui m'est venue ?

— Vous avez tant d'esprit, mademoiselle Mariette !

— Eh bien ! monsieur Bouteselle, j'ai la certitude que madame la duchesse a le cœur blessé.

— Moi, répondit le dragon, j'ai la conviction que celui de mon maître bat la charge.

— Et si madame de Pontlubis a quitté la place, c'est parce qu'elle soupçonnait que M. de Sabran n'y resterait pas.

— Mademoiselle Mariette, vous parlez comme un livre de science. Ce que vous avez vu au fond des pensées de votre maîtresse, je l'ai lu dans la conscience de mon maître.

— Maintenant que nous avons travaillé pour nous, monsieur Bouteselle, et avec succès, je m'en vante...

— Vantez-vous ! tout l'honneur vous en revient.

— Maintenant, reprit la soubrette, il faut nous montrer généreux et grands dans notre victoire.

— Soyons donc généreux et grands dans la victoire, répéta Bouteselle.

— Travaillons, actuellement, pour nos maîtres.

— Ceci est d'une belle âme.

— Il est certain que ces pauvres jeunes gens vont être très malheureux. Nous avons mis le feu aux poudres en les approchant si près l'un de l'autre, sauvons-les.

— Ceci est plus que d'une belle âme, c'est d'un cœur sensible, mademoiselle Mariette. Mais ils s'en veulent peut-être réciproquement, à cette heure.

— Niais que vous êtes ! s'écria Mariette, il ne s'agit que de les faire rencontrer ici, dans cette auberge même.

— Monsieur le comte déjeune.

— Madame repose.

— Comment faire ?

— Voici le moyen, dit Mariette en retirant de son corsage une petite boîte doublée de chagrin.

— C'est un talisman ? demanda Bouteselle.

— Peut-être ; car c'est le portrait de madame que je viens de lui dérober pendant son sommeil ; voyez. En disant cela, Mariette poussa un petit ressort qui fit ouvrir le couvercle de la boîte.

— Dieu du ciel, que c'est joli ! et entouré de diamants !

— Je ne vous ai jamais donné que de bons conseils, n'est-ce pas, monsieur Bouteselle ?

— C'est vrai.

— Rappelez-vous donc bien ceci : — Vous avez trouvé cette boîte sur la grande route, à quelques pas du village où nous sommes ; vous ignorez à qui ce portrait. Peut-être bien est-il à une dame qui est en ce moment dans l'auberge. Demandez à votre maître s'il ne serait pas convenable de le lui rapporter. Vous avez bien entendu ? Allez. Le reste me regarde.

Bouteselle fit comme lui avait dit Mariette. En voyant le portrait, Philippe poussa une exclamation de joie.

— Certainement, certainement, dit-il, il faut rendre cette boîte à cette dame... Mais, attends, ajouta-t-il, après avoir réfléchi un instant.

Philippe aussitôt enleva le portrait de la boîte, le dégarnit des diamants qui l'encadraient comme autant de soleils, remit les diamants dans la boîte, et dit à Bouteselle :

— Maintenant, va.

Bouteselle s'en fut raconter à Mariette, mot pour mot, ce qui venait de se passer.

— Venez, dit Mariette.

Et elle traîna le dragon devant la duchesse.

— Le portrait de madame est retrouvé, s'écria la soubrette en entrant toute joyeuse ; et cet homme le rapporte de la part de son maître.

La duchesse ouvrit vivement la boîte, et poussa un cri en ne retrouvant que les diamants.

— Mais, dit-elle, en regardant Bouteselle avec curiosité, il y manque quelque chose.

— Je n'ai pas touché à un seul de ces diamants, madame la duchesse, reprit le dragon en protestant sérieusement.

— Eh ! qui vous parle des diamants ! je sais qu'ils y sont tous ; mais c'est le portrait qui manque...

— Je rapporte à madame la duchesse ce dont mon maître m'a chargé.

— Mais qui est-il votre maître ?

— M. le comte de Sabran !

— M. de Sabran ! murmura la duchesse en rougissant.

Elle réfléchit ou rêva un moment ; puis, s'adressant à Mariette :

— Faites-moi le plaisir, mademoiselle, de pénétrer jusqu'auprès du comte ; et dites-lui, je vous prie, que je lui ordonne de me renvoyer mon portrait.

— Tout est perdu si la colère s'en mêle ! dit Bouteselle à Mariette une fois qu'ils furent dehors.

— Perdu ! allons donc ! Ne m'avez-vous pas dit que le cœur de votre maître était plein.

— A déborder.

— Alors tout est sauvé, si le comte est homme d'esprit ; et je crois qu'il l'est.

Mariette remplit à la lettre la commission de la duchesse.

— Votre maîtresse est-elle visible ? se contenta de demander Philippe.

— Oui ; et elle part dans un quart d'heure, monsieur le comte.

— C'est bien.

Cinq minutes après, Philippe introduit auprès de madame de Pontlubis, lui exprimait le désir d'avoir quelques instants d'entretien secret. La duchesse, toute pâle d'émotion et de bonheur, fit signe à Mariette de sortir. Mariette obéit.

Mais elle était fille de trop d'esprit pour ne pas écouter aux portes et pour ne pas regarder à travers le trou de la serrure. Ce que Mariette vit, est très simple à dire.

Elle vit le comte de Sabran aux genoux de la duchesse, et celle-ci lui tendant sa main à baiser.

— Allons ! dit Bouteselle en se retournant vers Mariette, qui l'avait appelé pour assister à ce spectacle. Allons ! le petit bois est à nous !

— Et la plate-forme nous appartient, répliqua Mariette.

Une heure après, on était en route pour Paris, le comte assis au fond de la voiture avec la duchesse, ayant Mariette en face d'eux, condition exigée par madame de Pontlubis, et Bouteselle conduisant les deux chevaux, le sien et celui de Philippe. Seulement le dragon s'arrangeait souvent pour que ses chevaux éprouvassent le besoin impérieux de dépasser

la voiture, ce qui lui donnait l'occasion de jeter un coup d'œil à mademoiselle Mariette, à travers la portière.

XI.

En se relevant de l'évanouissement qu'elle avait éprouvé en apprenant le départ de Philippe, la pauvre Inès était restée aux trois quarts folle, incisée sur ce qui lui restait à faire, ne sachant même plus s'il lui était permis de songer à vivre. Elle se leva tout à coup en disant :

— Oh ! je le retrouverai ! je le retrouverai !

Et elle partit rapide comme l'éclair.

Cet élan d'énergie nerveuse qu'elle avait ressenti, se calma, quand la pauvre enfant fut rentrée chez elle. Elle pleura abondamment ; et avec ses larmes s'en alla la hardie résolution qu'elle avait prise. Des montagnes de difficultés se dressèrent devant elle. On va comprendre qu'avec la réflexion elle ait reculé devant son projet.

Inès, au milieu de son grand désespoir, avait trouvé que puisque la marquise de Sézanne était la dame masquée cachée au fond du carrosse ; — pour elle cela ne faisait pas de doute, — c'est que madame de Sézanne était, à ce moment-là, la maîtresse de Philippe. Donc, madame de Sézanne devait savoir où il était, caché ou simplement en voyage. Oui, mais si le départ de Philippe était un mystère, madame de Sézanne se garderait bien de le trahir. Première difficulté, et vraiment insurmontable. Il fallait donc par diplomatie, vaincre le silence de la marquise. Mais Inès ne se reconnaissait pas assez habile pour lutter avec succès, elle pauvre et simple enfant, avec une si grande dame.

Comme tous les gens à idée fixe, Inès trouva bientôt le revers de la médaille. Il lui restait une chance.

Le départ de Philippe, après une pareille aventure, pouvait avoir deux causes : ou il fuyait devant la marquise, et ce n'était pas admissible pour Inès ; ou il avait rompu avec la marquise, et son éloignement n'avait pas d'autre but que de consommer leur séparation.

Cette dernière supposition soulagea le cœur d'Inès, et de plus, lui donna quelque espoir de succès. S'il y a rupture, qu'elle vienne de l'un ou de l'autre, il doit y avoir dépit de la part de la marquise ; et du dépit à une vengeance, il n'y a pas, chez une femme, l'épaisseur d'un éventail. Donc, dans ce cas, madame de Sézanne pourrait bien livrer le secret de Philippe, ou si elle ne le savait pas, elle était assez puissante pour s'en enquérir et pour le connaître.

Restait maintenant, pour Inès, à trouver le courage de se présenter chez la marquise. Ce fut là ce qui lui manqua, au moment où il fallut s'exécuter.

Pendant deux jours de suite, la pauvre enfant se dirigea vers l'hôtel de Sézanne, mais passa, timide et tremblante, devant la porte, sans oser même plonger un regard dans la cour. Enfin, le troisième jour, elle fit comme les plus fiéffés poltrons quelquefois, elle se sentit brave et entra. Il s'agissait, après avoir franchi la porte, de franchir le Suisse. Quand on est arrivé au point où était Inès, rien ne coûte plus. A cette question du Suisse :

— Où va mademoiselle ?

Inès avait répondu avec un aplomb imperturbable :
— Je suis une ouvrière de madame la marquise ; elle m'attend, ce matin, pour me commander divers objets de toilette.

Le Suisse laissa passer Inès. Après avoir franchi la porte, restait à franchir une armée de domestiques et de filles de chambre. Cela devenait plus difficile. Mais à mesure qu'elle avançait vers son but, Inès se sentait de plus en plus audacieuse. Elle doubla le cap des laquais d'antichambre sans trop de tempête ; mais ce fut une autre affaire avec les femmes : le titre d'ouvrière ne suffisait plus. Il fallait le justifier, et plus Inès insistait, plus on se montrait exigeant. La querelle devint si chaude, que madame de Sézanne fut obligée de se montrer sur le seuil de son boudoir.

— Que veut donc mademoiselle ? demanda-t-elle.

La situation changeait. Inès l'accepta donc avec toutes ses difficultés, et elle répondit bravement :

— Je désire parler à madame la marquise.

— Eh bien ! parlez ; qu'y a-t-il ?

— C'est en particulier que je voudrais causer avec madame la marquise.

Madame de Sézanne fut comme fascinée par l'attitude résolue de la jeune fille ; aussi lui dit-elle :

— Entrez, alors, mademoiselle.

Inès entra dans ce boudoir tout parfumé, et où, croyait-elle, des rêves d'or et de bonheur se cachaient dans les plis moelleux des tentures. La marquise s'allongea dans une causeuse. Inès demeura debout.

— Parlez, mademoiselle, je vous écoute.

— Personne ne peut nous entendre ? demanda Inès.

— Personne, fit la marquise en dissimulant à peine un mouvement de crainte.

— Madame la marquise, s'écria Inès en se jetant à ses genoux, je suis une bien humble fille pour avoir tant d'audace que de venir vous demander... Mais, d'abord, permettez-moi d'espérer que vous ne m'accablerez pas de votre courroux, si...

— Mais voyons, parlez ; vous m'irritez avec vos hésitations.

— Si je prononce devant vous le nom de M. le comte de Sabran.

— Et que voulez-vous que cela me fasse, à moi, que vous prononciez le nom de M. de Sabran ? Je n'en ai que faire, mon enfant.

L'accent d'indifférence et de froideur avec lequel madame de Sézanne laissa tomber ces mots de ses lèvres, fit hésiter Inès. Elle leva lentement les yeux, pour voir si le calme du visage de la marquise répondait au calme de sa parole. Le masque était, en effet, froid et contenu ; mais il ne put échapper à la jeune fille qu'il y avait au coin des lèvres un pli plein de dédain, et dans l'agitation des doigts de la marquise quelque chose de fébrile et d'irrité. Elle ne s'était donc pas trompée.

— Eh bien ! après ? lui demanda madame de Sézanne avec le même calme affecté. A présent que vous avez prononcé ce nom redoutable, voulez-vous me dire ce qu'il a de commun avec vous ?

— Mon Dieu ! madame la marquise, je viens vous demander si vous êtes assez bonne pour me dire où est le comte ?

— La question est plaisante ! s'écria la marquise en éclatant de rire. Suis-je la gardienne de M. de Sabran ?

— Non certes, madame, mais je me suis présentée chez lui, il y a trois jours; on m'a répondu qu'il était parti sans qu'on sût où il était allé, ni quand il reviendrait.

— Et vous prétendez, mademoiselle, que lorsque les gens de M. de Sabran ignorent où il est, je le sache, moi?

— Oui; répondit Inès avec un calme et une assurance qui arrêtaient l'hilarité de la marquise.

Elle se prit alors à regarder fixement Inès qui se tenait immobile et digne devant elle.

— Mais attendez donc, reprit madame de Sézanne, il me semble que vos traits ne me sont pas inconnus.

— C'est possible, madame.

— Où vous ai-je donc vue?

— Rappelez vos souvenirs, et vous verrez que j'ai eu raison de venir vous dire que vous pouviez savoir où est le comte de Sabran.

— Je me souviens...

— Un soir de carnaval, à la porte Saint-Honoré, répliqua Inès.

— Ah! vous êtes...

— La jeune fille que M. le comte de Sabran a noblement défendue contre le marquis de Sézanne, pendant que madame la marquise était dans le carrosse...

— Qui vous a dit? fit madame de Sézanne avec un ton de suprême orgueil mêlé d'effroi.

— Je l'ai deviné, répondit froidement Inès.

Il y a une chose qui échappe à nos lecteurs, et qui n'avait point échappé à Inès, et de là venait la hauteur, nous pouvons dire l'audace de ses réponses. Ce quelque chose, c'était l'espèce de joie féroce, mêlée d'ironie, de vengeance et de colère qui avait remplacé, sur le visage de la marquise, le calme dédaigneux des premiers moments. Elle se montrait comme altérée de sang, et elle se sentait sous la main un instrument, un bourreau. Inès avait deviné cela, et avait compris la supériorité de sa position.

— Ah! reprit la marquise, M. le comte de Sabran vous a fait payer ce noble service!

Inès fit un mouvement d'indignation; mais elle le réprima. Elle vit bien qu'elle avait prévu juste, en supposant du dépit chez la marquise; et quand même ce serait au prix d'odieux soupçons sur son innocence, Inès préférerait boire ce calice, pourvu qu'elle retrouvât Philippe.

— Et, continua madame de Sézanne, il vous a abandonnée se cachant de vous. Cela est digne de lui! Vous voulez le revoir; je comprends votre désir, mademoiselle. Vous voulez porter le trouble dans le nouveau bonheur qu'il s'est fait; je partage votre sentiment de vengeance. Eh bien! soyez tranquille; on a pu vous cacher la présence du comte à son hôtel ou sa retraite... On en ferait autant à mon égard... Il n'importe! Je saurai découvrir où il est, et je vous le dirai...

— Bien sûr, madame?

— Je vous le jure.

— Oh! quand cela? quand cela?

— Venez demain.

— Merci, madame, merci.

Inès sortit de l'hôtel, plus heureuse qu'elle n'y était entrée. Peu lui importait tout ce que la marquise avait pu croire ou s'imaginer; le principal, l'essentiel, le positif pour elle, c'était de revoir Philippe!

Le lendemain, Inès fut exacte au rendez-vous que lui avait donné madame de Sézanne. Mais la marquise n'avait rien pu apprendre. Philippe était réellement absent. Deux jours, trois jours s'écoulèrent, une semaine s'écoula, même ignorance sur le compte de Philippe, même mystère. La marquise s'habituant, peu à peu, à voir Inès, puis le tourbillon du monde l'entraînant, elle finit par se refroidir sur son âpre désir de vengeance, et Philippe bientôt fut tout à fait oublié; en sorte que madame de Sézanne ne trouva rien de plus simple que de congédier Inès en lui faisant défendre sa porte.

Mais alors un autre sentiment s'empara de la jeune fille. Elle s'imagina que la marquise avait retrouvé Philippe et qu'elle avait reconquis son cœur. Elle prit, alors, le rôle patient de guetter à la porte de l'hôtel de Sézanne tous les visiteurs et de surprendre les sorties de la marquise. Ces manœuvres n'amènèrent aucun résultat. Quant aux gens du comte, bien que Philippe fût de retour depuis plusieurs jours, ils persistaient dans leur consigne de constater son absence.

XII.

Philippe, tout entier à la duchesse de Pontlubis, s'était séquestré du monde, attendant, avec une impatience très partagée, l'époque fixée pour son mariage.

On était à l'avant-veille de ce jour tant désiré. La duchesse, dont les caprices frivoles auraient dévoré un trésor de nabab, fit venir chez elle, un matin, une jeune ouvrière qu'on lui avait recommandée comme très habile, et à laquelle elle voulait confier le soin de broder en lettre d'or et de soie, au milieu d'un splendide carreau à écusson, deux initiales qui lui étaient chères.

On introduisit la jeune ouvrière, dont la beauté frappa la duchesse. Cette jeune ouvrière était Inès. Heureuse, comme l'est toute femme, d'étaler les richesses de sa garde-robe, madame de Pontlubis, après avoir ébloui Inès de tout l'éclat de ses écrins, de ses robes et de ses dentelles, lui dit:

— Maintenant, mon enfant, il s'agit, dût-il vous en coûter deux nuits de veille, de broder, au milieu de cet écusson, deux initiales. Je payerai un pareil travail et le temps que vous y consacrerez, tout ce qu'ils vaudront. Voici les deux lettres: un P et un S.

Inès pâlit comme par pressentiment.

— Qu'avez-vous? lui demanda madame de Pontlubis.

— Rien, lui répondit vivement Inès, rien, madame. Votre futur époux se nomme-t-il Philippe? demanda la pauvre enfant d'une voix inarticulée.

— Oui, mademoiselle... mais vous êtes souffrante...

— Non, madame, non... merci!... Vous dites qu'il se nomme Philippe?

— Oui.

Au même moment, un valet ouvrit la porte et annonça:

— M. le comte de Sabran.

Inès poussa un cri et tomba à la renverse.

A ce cri un autre cri avait répondu:

— Isabelle!

C'était le comte qui avait prononcé ce nom.

La duchesse, pâle de colère, promenait ses regards pleins de larmes et d'éclairs, de la jeune fille au comte.

— Mais, madame, s'écria tout à coup Philippe, cette enfant a besoin de secours.

Et prenant sur un meuble un flacon de sel, il le fit respirer à Inès. Pendant ce temps, la duchesse pleurait, le visage caché dans son mouchoir.

Quand Inès eut repris ses sens, en reconnaissant Philippe, elle lui saisit les deux mains en les portant à ses lèvres avec transport :

— Ah ! murmura-t-elle, je vous retrouve donc !... Maintenant la pauvre Inès peut mourir, elle a eu un instant de bonheur !...

— Inès !... Inès ! s'écria Philippe, et il s'abîma dans une profonde et solennelle méditation d'où l'arracha, tout à coup, ce nom jeté à travers la porte par la voix du valet :

— Madame la marquise de Sézanne.

— Oh ! je comprends ! fit Inès en se levant.

Tout le drame venait de se dérouler à l'esprit de Philippe dans ces seuls mots prononcés par Inès. Il s'approcha alors de la duchesse :

— Madame, lui dit-il, je vous demande pardon humblement, à genoux, de ce qui vient de se passer. Madame la marquise de Sézanne sera assez bonne peut-être pour vous instruire d'une partie de tout ceci ; moi, quand je vous aurai dit le reste, je n'aurai rien perdu, je l'espère, de l'estime et de l'affection dont votre cœur m'a honoré.

La duchesse ne répondit pas et se cacha de nouveau le visage pour pleurer. Philippe salua, et s'avançant vers Inès :

— Inès, venez, que je vous reconduise. Il y a toujours place, dans le carrosse d'un gentilhomme, pour la vertu, le dévouement et la foi des souvenirs.

Philippe prit Inès par la main et sortit de l'appartement. La duchesse et la marquise le regardèrent avec étonnement.

Philippe fit monter Inès dans sa voiture, et la reconduisit à sa demeure. Le comte resta plus de deux heures attentif au long et naïf récit que lui fit la jeune fille de tous les événements qui s'étaient succédé depuis leur séparation. En la quittant, Philippe embrassa Inès avec une tendresse fraternelle, et lui dit en prenant ses deux mains dans les siennes :

— Pauvre enfant, pourquoi vous êtes-vous cachée sous un faux nom le soir où je risquais ma vie de si bon cœur pour vous ? pourquoi avoir fui ma présence le lendemain ?

Inès creusa ces paroles et comprit tout ce qu'elles renfermaient pour elle, de désespoir et d'amère déception.

— Ah ! qu'importe ! dit-elle, en tombant à genoux, je l'ai revu, il sait que je l'ai aimé, que je l'aime encore !... Maintenant mon rôle dans ce monde est fini.

Inès, la tête penchée dans ses deux mains et appuyée contre le pied de son lit, s'abîma dans une ardente et sainte prière.

— Le comte avait espéré que la journée et la nuit passées sur l'étrange scène à laquelle elle avait assisté, la duchesse voudrait au moins lui permettre de s'expliquer. Il se rendit à son hôtel. Ce fut Mariette qui lui remit un pli cacheté et dans lequel madame de

Pontlubis lui annonçait une rupture décisive entre eux.

Philippe poussa un cri de désespoir qui fit pitié à Mariette. Rentré chez lui, il trouva Bouteselle l'air effaré et le visage bouleversé.

— Qu'arrive-t-il donc Bouteselle ?

— Oh ! monsieur le comte, votre voiture est encore attelée, montez, montez vite dedans...

— Mais qu'y a-t-il ?

— Et faites-vous conduire chez Inès...

— Chez Inès, il y a un malheur alors ?

— Oui, un malheur...

Philippe arriva, au grand train de ses chevaux, chez la pauvre ouvrière, qui, le voyant entrer, se dressa sur son séant par un dernier reste d'efforts, et en enlaçant dans ses bras la tête de Philippe :

— Oh ! monsieur le comte... pardonnez ce premier et ce dernier baiser... il est d'une mourante... je serais un obstacle à votre bonheur... vous l'aimez... vous avez raison... elle est digne de vous... tandis que moi... Ah ! ce poison me brûle la poitrine... donnez-moi à boire, j'ai soif... Philippe ! la main... mon Dieu ! pardonnez-moi !... par... don... nez... ah !...

Elle retomba.

— Inès ! cria Philippe... morte ! fit-il en prenant une des mains de la jeune fille dans les siennes... Puis, se penchant sur elle, il l'embrassa respectueusement au front... Et après avoir, un moment, contemplé la pauvre enfant dans une muette et sombre douleur :

— Bouteselle, dit-il en s'adressant au dragon qui se tenait dans un coin, pleurant comme un enfant, Bouteselle veille à ce que cette brave et bonne créature reçoive les derniers soins.

Puis il embrassa de nouveau Inès ; et après avoir recouvert son visage sous le drap, il sortit précipitamment comme un homme qui suffoque.

XIII.

Un mois s'était écoulé, mois de tristesse, de remords, de soucis et d'inquiétudes pour Philippe. Vainement, il avait cherché à revoir la duchesse, après lui avoir fait savoir qu'Inès était morte, la duchesse avait été inflexible.

Un matin, Bouteselle et Mariette se rencontrèrent en pleine rue.

— Tiens, monsieur Bouteselle, on dirait que vous voilà en costume de voyage ?

— Il me semble que vous aussi...

— C'est vrai, nous partons pour Montvert.

— Bah ? et nous pour Viremolle. Ah ! mademoiselle Mariette, que de talents perdus !

— Allons donc ! Monsieur Bouteselle, si la plate-forme et le petit bois n'ont pas changé de place pour nous faire endiabler...

— Eh bien ?...

— Foi de Mariette ! avant quinze jours nous reviendrons tous les quatre à Paris.

— Tope-là, Mariette !

— C'est dit, Bouteselle.

Or, la plate-forme et le petit bois étaient restés à leur place, et Mariette eut raison encore cette fois. La

duchesse, Philippe et Mariette dans le carrosse, et Bouteselle à cheval, revinrent tous quatre à Paris.

Xavier EYMA.

THÉMIR.

(CONTE ORIENTAL.)

Mariez-vous, vous ferez bien. — Ne vous mariez pas, vous ferez mieux.
(Proverbe oriental.)

En ce temps-là vivait à Bassorah un philosophe fort simple, et cependant fort célèbre. Ce philosophe s'appelait Thémir.

Après avoir passé sa vie à étudier toute chose, il en vint à s'avouer que les sciences réunies ne signifiaient vraiment rien ; et que, si le bonheur n'était pas autre part, il courait grand risque de mourir sans faire sa connaissance, ce qui à la rigueur pouvait être vrai.

Il avait pourtant fait au livre du Koran des commentaires aussi pieux qu'ils étaient utiles ; et du bout de sa lorgnette, il avait découvert, dans un tout petit coin du ciel, trois cent soixante mille étoiles, pas une de plus, pas une de moins, dont on ne soupçonnait même pas l'existence avant lui. De plus, il avait de fortes raisons de supposer qu'il était le seul qui avait annoncé que la fameuse comète brûlerait le monde au mois d'août mil huit cent trente-cin, si, sur trente-deux millions de manières possibles d'opérer son retour, elle choisissait précisément celle-là.

Les savants furent contraints d'avouer que le monde avait encore des chances.

Or, il advint un jour à notre homme une singulière et furieuse envie de se marier, non pas qu'il eût sur l'amour des idées fort avantageuses ; mais comme il se faisait déjà vieux, et qu'il se sentait toutes les inclinations possibles à devenir infirme, il y eut dans son désir un certain égoïsme, un peu mêlé peut-être à la curiosité.

Il s'en fut donc chez un de ses amis, derviche fort estimable, auquel il fit l'aveu de son caprice, en rougissant d'une honnête pudeur, et lui demanda son avis.

Le derviche, qui était non moins sage que lui, approuva fort son idée et lui parla ainsi :

— Thémir, mon ami, je pourrais vous dire, comme Jupiter à ce grand-prêtre dont le nom m'échappe : « Prenez une peau de chatte, étendez-là au soleil, et faites ainsi votre femme vous-même. » Mais nous savons tous que ceci n'est que de la fable ; nous sommes forcés par le temps présent de nous contenter des femmes toutes faites. La lanterne de Diogène ne serait pas non plus votre affaire, écoutez donc et profitez : j'ai chez moi trois sœurs nubiles, parfaitement conservées, dont le cœur n'a point encore vu le jour ; j'ai tout lieu de croire qu'elles seront votre fait. Je ne voulais pas les marier, mais vous êtes mon ami, c'est un cadeau que je veux vous faire. Choisissez.

Thémir convint, en effet, que puisque le derviche était son ami, et qu'il avait trois sœurs, il ne pouvait

faire mieux que d'en prendre une pour femme. On lui amena les trois vierges et il leur dit :

— Mes toutes belles, j'ai besoin d'une épouse ; qui de vous trois me veut pour mari ? Les trois sœurs se jetèrent à son cou, en lui faisant force caresses. Le sage comprit par là qu'elles étaient véritablement bonnes à marier. Il n'y tenait que pour la forme, mais ce procédé le toucha.

— Mes bonnes amies, je vous demande une femme, mais je n'en veux pas trois. La polygamie n'étant pas dans mes manières, je vous prie de vous reculer un peu.

Thémir les trouvait bien un peu maigres, mais comme on était en carême, autrement au rhamadan, l'excès du jeûne lui parut excusable, et il ne s'en tint pas moins fort content. Puis, avisant la plus âgée, comme devant être la plus sage, il fit son choix et l'emmena.

— Bonne chance, lui dit le derviche ; mais vous pouvez vous flatter d'avoir la main heureuse. Vous serez content, c'est moi qui vous le dis.

Le mariage fut conclu, tout alla bien pendant quelques jours.

Mais il advint que la pauvre femme avait un étrange caractère ; car elle était sujette à de fréquentes extases, lesquelles mettaient singulièrement en retard les affaires de la maison. Elle lisait, commentait et répétait le Koran, au lieu d'éplucher et de faire cuire ses légumes ; passait son temps à la mosquée au lieu d'aller au marché ; et répondait Allah et Mahomet, quand son mari lui parlait spectacle ou promenade ; et de plus elle n'avait à la bouche que ce refrain : « Mon frère, il faut mourir ! » Ce qui était peu divertissant.

Si la patience d'un mari n'est pas longue, celle d'un philosophe l'est encore moins ; quand celle de notre homme fut à bout, il lui dit :

— Ma mie, j'aime à trouver chez moi de quoi dîner quand j'ai faim ; le spectacle et la promenade m'amuse en leur temps ; j'estime et respecte la loi des prophètes, toutefois je n'en use qu'autant qu'il faut ; je crois de tout mon cœur à l'autre vie, mais avant tout je crois à celle-ci, et quant à ce qui est de mourir je ne ferai cette sottise-là que le plus tard possible. Permettez-moi donc de vous ramener chez vous.

— Oh ! oh ! quelle créature est-ce donc que la femme, si toutes se ressemblent ? se dit Thémir en allant chez le derviche.

— Cher, lui dit-il, votre sœur n'a-t-elle jamais été folle ? Elle a, je vous jure, tout ce qu'il faut pour le devenir.

— J'avoue, répondit celui-ci, qu'elle a parfois certains caprices qui pourraient faire suspecter sa raison, quoique ce soit au fond la meilleure fille du monde. Mais que dites-vous de ses deux sœurs, voulez-vous essayer ?..

— Je le veux bien, dit Thémir, puisque vous me le conseillez. Je ne puis toujours pas perdre au change, pensa-t-il tout bas.

Cette fois, ne voulant pas choisir, il prit au hasard.

Mais il ne fit pas meilleur ménage, la pauvre Charlyde avait pour sœur une véritable Scylla ; il advint que la seconde était une espèce de sorcière, une diseuse de bonne aventure, qui du matin au soir avait la manie de l'avenir.

Elle ne parlait que par soupirs, tournait les yeux au ciel comme une colombe, et se tenait sur la pointe des pieds, comme si elle eût craint de toucher à la terre. Tantôt elle avait des accès de joie à trépasser de bien-aise, tantôt des torrents de pleurs à fondre le diamant, et psalmodiait alors des litanies étranges. C'était à n'y pas tenir, et Thémir n'y tint pas.

— Parbleu, fit-il, en voilà bien d'une autre ! qui m'a donné une telle illuminée ? Assurément, Carda lui est entré dans le corps, ou l'esprit de Mahomet lui a tourné la tête. Mon ami le derviche a de singulières sœurs, il faut en convenir.

Et il lui dit encore :

— Madame, j'en suis fâché pour vous, mais vous avez des façons de houri qui seraient tolérées tout au plus dans le paradis du prophète ; vous n'êtes guère mon fait, pas plus que je ne suis le vôtre. Venez.

Et il s'en fut encore chez le derviche, auquel il répéta piteusement son histoire.

— Vous m'étonnez, dit celui-ci. Voulez-vous la troisième.

— Je ne reculerai pas pour si peu, reprit Thémir ; mais pour le coup ce sera la dernière.

— Ma foi, dit le derviche, après celle-ci, je n'en ai plus.

— Ainsi soit-il, répliqua Thémir, et il l'emmena.

Cependant la pauvre fille avait le maintien si décent, les yeux si doux, les paroles si touchantes ; il y avait tant de charme dans le son de sa voix, tant de sensibilité dans ses traits, tant de compassion dans ses gestes, que tout philosophe qu'il était, le pauvre mari se sentit ému, et se promit pour ses vieux jours un peu de ce bonheur qu'il convoitait d'avance, comme un bon plat qu'on n'entame qu'au dessert.

Mais, hélas ! ce fut bien pis encore ; à peine fut-elle sa femme, qu'il n'y eut plus moyen d'exister. Les plats ne paraissaient que vides sur la table, parce qu'elle en donnait le contenu aux pauvres ; elle sortait dès le matin pour aller rôder dans les quartiers les plus misérables et les plus sales, et ne rentrait que le soir avec une foule de mendiants à ses trousses, auxquels elle donnait tout ce qu'ils pouvaient emporter. S'il venait des voleurs la nuit, elle empêchait de les arrêter, sous prétexte qu'il ne faut jamais faire de mal à son semblable. En quinze jours la maison fut vide. Alors, quand il n'y eut plus rien, elle se mit à jeter de l'argent par les fenêtres, ce qui fit amasser beaucoup de monde, vu la nouveauté, et attira une foule de bénédictions sur sa tête. Pour le coup, Thémir l'arrêta :

— Par Mahomet ! en voilà assez, dit-il : ces trois pécores m'ont suffisamment instruit.

Puis, s'adressant à sa femme :

— Ma bonne amie (je pourrais, je devrais même vous appeler autrement), votre première sœur était une visionnaire, la seconde une diseuse de bonne aventure ; mais si elles négligeaient leur ménage, c'étaient de bonnes filles qui ne faisaient de mal à personne quand on ne leur disait rien. Grâce à vous, me voilà réduit à la besace ; vous êtes une folle qui n'avez pas le sens commun. Allez, que Mahomet vous donne une place où bon lui semblera ; mais au nom de ces bonnes œuvres que vous faites si bien à mes frais, laissez-moi le peu qui me reste, et par pitié débarrassez-moi de votre présence. Le prophète

vous ait toutes les trois en sa sainte et digne garde.

Et il s'en alla une quatrième fois chez le derviche. — Mon ami, je m'étais trompé, lui dit-il, le mariage n'est point du tout mon fait ; à d'autres cette folie !... Gardez vos trois sœurs, s'il vous plaît.

Puis il ajouta, en baissant les yeux :

— Je vous promets, foi de converti, que je ne leur ai fait aucun tort. Allah vous aide et vous bénisse ! J'ai dit.

Thémir, rentré chez lui, comprit que, loin d'être un grand philosophe, il n'avait été jusqu'à ce jour qu'un grand sot. Cette aventure lui donna une nouvelle ardeur pour la science ; mais il abandonna les femmes, les étoiles et les comètes, et, pour se consoler, il composa un grand livre sur les trois grandes vertus de l'homme : — *La Foi, l'Espérance et la Charité*.

Une copie de son manuscrit existe encore à l'Académie des sciences.

MAX DE RÉVEL.

FANNY CHOMPRÉ.

I.

Elle avait seize ans. Elle était brune, grande, svelte quoique puissante, et son regard révélait l'ardeur et la décision de son caractère. Fille d'un soldat, elle semblait sans cesse reprocher à la nature de s'être trompée de sexe en la créant. Elle écoutait d'une oreille avide tous les récits de bataille qui fournissaient un thème inépuisable aux conversations de 1812. Sa mère, avec la légèreté des femmes de cette époque, aimait les bals, les fêtes, les plaisirs, les réunions brillantes. Elle y conduisait Fanny ; mais la jeune fille ne semblait accompagner sa mère que pour ne pas lui déplaire. Ensemble elles habitaient une maison charmante dans la rue du Mont-Blanc, et cette maison recevait sans cesse de nombreux visiteurs qui allaient aux armées ou en revenaient.

Le père de Fanny commandait une des brigades du 4^e corps, et sa position élevée expliquait cet empressement de toute une génération qui ne comprenait que la gloire militaire.

Depuis plusieurs mois, les nouvelles de l'armée étaient nulles, ou à peu près, et plus d'une famille était inquiète. Fanny en avait presque perdu le sommeil. Un sinistre pressentiment s'était emparé de son esprit. Dans la nuit elle voyait un fantôme sanglant et mutilé errer autour d'elle, et quand elle cherchait à distinguer les traits, elle reconnaissait avec effroi le visage chéri de son père.

Fanny aimait son père d'un amour sans partage, et jamais elle n'avait été séduite par tout ce qui d'ordinaire captive l'imagination des jeunes filles.

Un soir, tout dormait dans la maison de la rue du Mont-Blanc. Assise ou plutôt couchée sur un sofa, seule la jeune fille veillait. Une lampe modeste jetait ses lueurs indécises dans l'appartement. La nuit était noire et froide, une nuit triste de la fin de novembre.

Tout à coup, au milieu du silence, un bruit léger se fit entendre sur les feuilles mortes, et bientôt des

pas circonspect s'arrêtèrent à la fenêtre qui, du pavillon occupé par Fanny, donnait de plein-pied dans le jardin.

Si léger que fût ce bruit, Fanny l'entendit; elle se leva résolument et allait courir au danger lorsque la fenêtre céda à l'effort puissant qui pesait sur elle extérieurement.

Un jeune homme entra dans l'appartement de la jeune fille.

Un grand manteau militaire dissimulait sa taille, et un chapeau à larges bords cachait ses traits.

— Ne vous effrayez pas, Fanny, dit le jeune homme d'une voix douce et tremblante d'émotion. Si je viens troubler votre solitude malgré vos défenses répétées, il faut que je sois conduit par un motif bien grave.

— Parlez, monsieur, parlez sans crainte; donnez-moi des nouvelles de mon père...

— Le général Chompré, dit le jeune homme...

Et, comme s'il n'eût pu achever, sa tête s'inclina sur sa poitrine. Dans ce mouvement, le large chapeau tomba et découvrit une magnifique tête militaire de vingt ans. Les traits étaient vigoureusement accentués: le front large, le nez puissant; une épaisse moustache couvrait la lèvre supérieure. Le regard seul jurait avec tout cet ensemble. Il était doux et timide. Mais on comprenait qu'il ne se voilait ainsi que devant la jeune fille. Devant l'ennemi, ce grand œil noir devait lancer des flammes.

— Eh bien! monsieur, achevez, dit la jeune fille après un moment de silence. Parlez! vous savez que je ne suis plus une enfant, je puis tout entendre... Dites, qu'est-il arrivé à mon père?

— Puisque vous l'ordonnez, mademoiselle, j'achèverai. Nous étions d'avant-garde. J'étais, comme d'ordinaire et selon mon devoir, à côté du général. Nous marchions lentement et avec des précautions infinies, parce que nous étions dans un pays qu'aucun de nous ne connaissait. Nos difficultés étaient encore aggravées par un brouillard intense qui nous donnait la nuit en plein jour. Calme et sérieux selon son habitude, le général cependant dissimulait mal l'inquiétude qui le dévorait. Il sentait l'immense responsabilité qui pesait sur lui, et, s'il se croyait assez fort pour triompher des hommes, il comprenait aussi qu'il ne pouvait lutter contre les éléments, à plus forte raison contre les hommes et les éléments réunis. Nous avançons donc en silence, et chacun de nous en proie à d'assez tristes pensées, lorsque le brouillard, se coagulant tout à coup, nous enveloppa dans des tourbillons de neige. En même temps une fusillade de tirailleurs éclata sur nos flancs et nous voyons, à deux pas devant nous, se dresser la lance des Cosaques.

La jeune fille écoutait avec anxiété tous ces détails, et si parfois elle donnait des marques d'impatience, c'est qu'à son gré le jeune officier n'arrivait pas assez rapidement au but.

— Dès lors, continua-t-il, ce que le général craignait était arrivé. Il fallut nous battre sans savoir contre quel ennemi. Ce fut une lutte corps à corps. Il n'y avait à prendre aucune disposition stratégique. Nous ne pouvions pas reculer. Sauvons-nous si nous n'étions pas enveloppés? D'un coup d'œil, le général sembla nous consulter, et en même temps, de sa voix

tonnante, donna l'ordre de marcher en avant et le sabre à la main. Ce fut une horrible mêlée. Nous plongeâmes dans ces masses profondes dont rien ne nous indiquait les derniers rangs. Chacun de nous avait sans cesse à se défendre. A peine un ennemi était-il abattu qu'un ennemi nouveau se présentait. Ils se pressaient surtout autour du général; car, malgré l'obscurité du brouillard, on avait reconnu ses grosses épaulettes et les broderies de son uniforme, et tous s'acharnaient à le combattre. Lui, calme et intrépide, se servait de son épée comme s'il se fût trouvé sur le pré, en face d'un seul adversaire, et plus d'un Cosaque apprit à ses dépens que les armes les plus longues ne sont pas toujours les plus meurtrières. Mais que pouvait la valeur contre le nombre! Furieux de voir votre père leur tenir tête sans même recevoir une égratignure, les Cosaques se précipitèrent sur lui avec une telle impétuosité et en si grand nombre, que bientôt le général fut isolé de ses compagnons, de nous, mademoiselle, et attaqué de tous les côtés à la fois. Tant que nous l'aperçûmes, nous essayâmes de le rejoindre, afin de mourir ou de nous sauver avec lui. Mais chacun de nous avait sur les bras une nuée d'ennemis. Longtemps je vis le général qui faisait merveille de son épée. Puis...

Le jeune officier baissa sensiblement la voix.

— Puis? demanda la jeune fille interrogeant pour connaître jusqu'où allait son malheur.

— Son cheval, à bout de forces, s'abattit sous le général. Par suite des accidents du terrain et du combat, je me trouvais assez près de lui pour lui tendre la main. Mais il était déjà debout et à pied, recommençait avec son intrépidité froide ce combat de géants. Un instant, je crus que nous serions assez heureux pour nous dégager. Quelques-uns de nos compagnons s'étaient reformés et nous formions un petit corps capable de résister au choc impétueux des Cosaques. Malheureusement pour nous, nous avions affaire à un ennemi dont le nombre, l'audace et l'ardeur allaient sans cesse en croissant. Il ne nous laissa pas longtemps tranquille. Nous le reçûmes comme des hommes qui, sans sourciller, ont fait le sacrifice de leur vie. Votre père, remis à cheval, nous conduisait. Nous étions décidés à en finir. Nous nous précipitâmes sur les Cosaques avec une ardeur toute nouvelle. Le général se laissa emporter par son nouveau cheval. Encore une fois, nous nous trouvâmes séparés. Un instant après, les hurrahs des Cosaques nous apprirent qu'un grand malheur venait de nous frapper. Ils nous abandonnèrent et nous n'avons plus revu le général.

— Pauvre père! dit Fanny en laissant tomber sa tête sur ses mains et pleurant en silence.

Le jeune officier, qui depuis plusieurs années servait avec le général Chompré en qualité d'aide-de-camp, respecta cette douleur muette, et attendit pour parler encore que Fanny l'interrogeât.

II.

Un jour blafard éclairait la cime des arbres du jardin. La jeune fille avait coupé ses beaux cheveux noirs; elle avait dépeuplé les habits de son sexe et, décidée à suivre à l'armée le capitaine Félix de Vlobert, elle avait revêtu un uniforme de fantaisie qui

pouvait lui permettre de ne jamais abandonner l'ancien aide-de-camp de son père. Félix était digne de toute la confiance de la jeune fille. Jamais dans une poitrine d'homme n'avait battu un plus noble cœur. Dans une dernière conversation, souvent interrompue par les larmes de la jeune fille, ils s'étaient parlé ainsi :

— Ainsi, Félix vous croyez que mon père n'est pas mort et que nous pourrions le délivrer.

— Je le crois, mademoiselle ; le hasard des combats a fait tomber entre mes mains un officier russe qui faisait partie du corps auquel nous avons eu affaire dans cette journée fatale. Le général, obligé de contenir son cheval, a été enlevé par les Cosaques, et les blessures qui couvraient son corps avaient été reçues avant ce dernier engagement. Il a été envoyé à Saint-Petersbourg.

— Nous n'avons donc plus à hésiter. Il faut partir et sur-le-champ.

— Ordonnez, mademoiselle. Quoique la place d'un soldat soit sur le champ de bataille, mes blessures récentes m'ont valu un congé de plusieurs mois. Usez-en, je suis tout à votre service.

— Partons, mon ami, partons sans réfléchir. Plus tard peut-être, j'hésiterais.

Le jeune officier s'inclina sans répondre. Fanny, donnant un dernier regard à sa chambre de jeune fille, s'arrêtant un instant devant le portrait de sa mère à laquelle elle ne voulait pas donner un dernier baiser, décrocha un lourd manteau suspendu dans sa garde-robe et prit le bras du jeune homme. Une demi-heure après, tous les deux à cheval étaient sur la route d'Allemagne.

Georges BELL.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

Si vous pensez qu'on puisse dire des courriers de Paris ce qu'on dit des discours, que les moins longs sont les meilleurs, vous ne pouvez manquer d'avoir une excellente opinion du présent article !

Ce n'est pas que les idées et les sujets manquent au chroniqueur qui ose, à l'exemple du grand maître en ce genre, de madame Émile de Girardin première, suppléer les nouvelles absentes par des aperçus critiques sur les mœurs du temps, par des essais philosophiques ou des discussions littéraires. Mais le temps est loin déjà où le public se contentait de ces causeries, si supérieures pourtant en réalité aux vains babillages des conteurs d'anecdotes plus ou moins neuves, plus ou moins controuvées ; aujourd'hui le lecteur veut à tout prix des faits, des nouvelles, des bons mots, des cancons, le tout débité en aussi peu de lignes que possible, sans réflexions, sans déductions morales ; si les faits manquent, ne dites rien, n'essayez pas de déguiser votre pauvreté par des philippiques critiques ou paradoxales ; si éloquentes et si spirituelles qu'elles soient,

on n'en voudra pas plus qu'on n'acceptait à un dîner contemporain les aimables et historiques conversations de madame Maintenon pour faire oublier l'absence du rôti.

S'il faut vous parler net, donc, le rôti, c'est-à-dire le fait, me manque. Que vous dirais je, en effet, que vous voulussiez bien lire avec intérêt, des soirées et des concerts qui sont en ce moment le brillant épilogue du carnaval de Paris ? et aussi des éloquentes sermons qui sont prêchés dans les églises contre le luxe, et des harangues plus foudroyantes encore qui nous sont promises pour la fin du carême ?

Quant aux théâtres, ils en sont tous à peu près, à l'heure où j'écris, au même point où je les ai laissés, il y a dix jours.

L'Opéra achève la mise en scène de *Pierre de Médicis*, le grand ouvrage de MM. de Saint-Georges, Emilien Pacini et Poniatowski. En attendant la première représentation, annoncée pour la semaine prochaine, il vient de faire débiter M. Michot dans le rôle de Fernand de la *Favorite*. On a retrouvé dans le transfuge du Théâtre-Lyrique ce charmant timbre de voix de ténor que vous savez, mais, en passant du boulevard du Temple à la rue Lepelletier, le jeune artiste n'a rien gagné sous le rapport de la distinction et de l'action dramatique.

À l'Opéra-Comique, le *Roman d'Elvire* est applaudi trois fois par semaine, et *Galathée* concourt les lendemains avec le *Toréador*, *Don Gregorio* et autres ouvrages du répertoire à composer des spectacles attrayants. Une triste nouvelle préoccupe en ce moment les habitués de ce théâtre. Jourdan, le charmant virtuose à la voix et au style sympathiques, quitte la salle Favart pour aller à Bruxelles où l'appelle un brillant engagement.

À la Comédie-Française, le succès du *Duc Job* a pris de telles proportions, qu'on ne peut se hasarder à mettre au répertoire aucun des ouvrages reçus et répétés depuis longtemps. Molière lui-même peut à peine être joué dans sa propre maison une ou deux soirées par semaine.

Le Théâtre-Lyrique fait alterner sur son affiche l'*Orphée* de Gluck avec madame Viardot, et *Philemon et Baucis*, dont le succès sera loin d'être épuisé au 15 avril, époque où madame Miolan-Carvalho doit prendre son congé.

Au Vaudeville, une brillante reprise de *la Marâtre* de Balzac a valu à mademoiselle Fargueil un très beau succès dans le rôle de Gertrude. Sans faire oublier madame Laurent, la seconde Gertrude a su déployer dans cette composition des qualités hors ligne et lui imprimer le cachet de sa remarquable personnalité. *La Marâtre* ne sera jouée que jusqu'au 15 mars, époque où doit avoir lieu la première représentation du nouvel ouvrage de M. Octave Feuillet ; les principaux rôles seront joués par MM. Lafont, Félix, Parade, mesdames Delphine Marquet et Bressant.

Je ne vous parle pas, et pour cause, du *Parvenu*, de M. Amédée Rolland, et du *Compère Guillery*, de M. Victor Séjour, deux pièces dont j'aurai à vous rendre compte dans mon prochain courrier. Ces deux ouvrages auront déjà fait leur entrée dans le monde, la première à l'Odéon, la seconde à l'Ambigu, à l'heure où ces lignes seront imprimées.

Julien LEMER.

Le *Moniteur de la Mode* publie aujourd'hui un conte oriental qui est l'œuvre posthume, la dernière œuvre d'un homme d'esprit, enlevé récemment aux lettres et aux arts. Max de Rével n'était pas seulement un écrivain de talent ; il avait fait preuve, dans son trop court passage à la direction du Théâtre-Lyrique, qu'il était aussi un administrateur habile et intelligent.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.